

AVANT-PROPOS

QU'ATTEND-ON d'un metteur en scène ?
Que l'on soit acteur, chanteur, technicien, directeur d'un théâtre, ou spectateur, en quoi nous est-il si nécessaire, si indispensable ?

Je pense que nous serions tous d'accord pour répondre en premier que nous avons besoin de son intelligence. Mais de quoi est-elle constituée ? Comment la pourrions-nous définir ? L'intelligence d'un metteur en scène me semble naître avant tout d'une immense curiosité, particulièrement pour tout ce qui constitue l'humain. Curiosité donc, sens de l'observation, mais aussi esprit de synthèse, imagination, clairvoyance médiumnique, capacité à embrasser d'un coup l'histoire de l'humanité, pour replacer chaque nouvelle œuvre dans son contexte culturel et social, révélant ainsi son intemporalité, ses prolongations dans l'imaginaire du public contemporain. Le metteur en scène doit nous faire comprendre ce que nous ignorons, il doit nous ouvrir les yeux, nous guider sur le chemin de l'auteur, ou du compositeur, avant même de partager avec nous sa propre vision, son interprétation, son projet. Un pédagogue, donc ? Pas seulement. Il doit être architecte, décorateur, peintre, costumier, éclairagiste, musicien, acteur, professeur de comédie, inventeur, bricoleur, chorégraphe, illusionniste. Il doit avoir de l'autorité, de l'humour, de la mémoire, l'instinct de l'organisation, être fin psychologue, infatigable, optimiste, et surtout capable de faire des choix rapidement.

Robert Carsen possède toutes ces qualités bien sûr, mais il les possède PLUS que les autres. Sa culture est immense, mais elle s'allie à un goût exquis, à un sens visuel extraordinaire. Son autorité est indiscutable, mais elle est mélangée à une grande douceur, à une nature profondément aimante. Son courage et son opiniâtreté sont impressionnants, ainsi que sa capacité de concentration. Robert n'oublie jamais de dire la moindre petite note à ses chanteurs, acteurs, musiciens et techniciens, et ceci jusqu'à la

dernière représentation. D'ailleurs il semble ne jamais rien oublier ! Il a le flair particulier de savoir s'entourer de personnes de grand talent, et sa fidélité à son groupe de travail est très rassurante. Pas ou peu de spectacles sans la présence bienveillante et merveilleuse d'Ian Burton, son dramaturge. De même pour ses créateurs de décors, de costumes ou de lumières, plusieurs équipes qu'il retrouve régulièrement depuis des années. Robert est ainsi devenu le chef de famille d'une troupe d'assistants à la mise en scène, qui seront responsables des reprises de ses opéras dans les salles du monde entier.

J'ai découvert le travail de Robert à Aix-en-Provence. C'était lors d'une représentation du *Songe d'une nuit d'été*, de Benjamin Britten. Un choc de poésie, d'inventivité, de beauté pure mais aussi d'humour. Quelque temps après, j'ai découvert son visage lors d'une interview télévisée, et je l'ai écouté parler. J'ai aimé immédiatement ce mélange de précision, de profondeur et d'intelligence, associé à une gentillesse et une humilité tout anglo-saxonnes. Canadiennes plus précisément. Et puis, deuxième choc, Aix à nouveau : *Semele*, de Händel. Là, son travail de direction d'acteurs me frappe encore plus : comment réussit-il à rendre intéressants, drôles ou touchants, ces airs baroques répétitifs et interminables ? Je découvrais un univers sensuel, érotique même, un monde dégagé des barrières morales, un monde plein d'esprit, libre et idéal, dans lequel je désirais vivre. Je voyais des chanteurs habités, heureux d'être en scène...

Cette imagination, cette mobilité dans les styles, cette surprise permanente des propositions de mise en scène, je les ai retrouvées à chaque fois dans les spectacles de Robert. Et plus il avançait en maturité et en profondeur, moins les mots me venaient facilement pour le complimenter, tant sa vision devenait essentielle et puissante. Devant le talent, il vaut souvent mieux se tenir coi.

Nous avons tenté de nous retrouver sur le projet d'un *Hamlet* qui, hélas, ne vit jamais le jour. Je fus son maître de cérémonie lors du vingtième anniversaire des Arts florissants à l'Opéra-Comique, mais ma récompense arriva un jour quand il me proposa de jouer les rôles de Voltaire, Pangloss et Martin dans le *Candide* de Leonard Bernstein qu'il allait monter au théâtre du Châtelet, puis à la Scala de Milan, en 2006. Enfin, j'eus la chance de le voir travailler, d'observer son exigence, sa précision, son

sens du spectacle, du divertissement. Je le découvrais aussi comme chef de troupe, je profitais de son énergie et de sa bonne humeur communicatives, de sa capacité à créer, à inventer rapidement, à esquisser comme un dessinateur la structure des scènes à venir. Il était important de ne pas le décevoir, après toutes ces années. Et pour cela, de ne jamais oublier la moindre de ses indications. J'ose espérer qu'il ne fut pas déçu. Quoi qu'il en soit, ce *Candide*-là, à Paris et à Milan, restera pour toujours gravé en moi comme l'un des souvenirs les plus forts de ma vie et le motif d'une immense fierté.

Lambert Wilson

